

c'était un livre parfait, qui, étant joint par Moïse à l'histoire du peuple de Dieu, lui apprenait tout ensemble son origine, sa religion, sa police, ses mœurs, sa philosophie, tout ce qui sert à régler la vie, tout ce qui unit et forme la société, les bons et les mauvais exemples, la récompense des uns, et les châtimens rigoureux qui avaient suivi les autres.

Par cette admirable discipline, un peuple sorti d'esclavage, et tenu quarante ans dans un désert, arrive tout formé à la terre qu'il doit occuper. Moïse le mène à la porte; et averti de sa fin prochaine, il commet ce qui reste à faire à Josué¹. Mais avant que de mourir il composa ce long et admirable cantique qui commence par ces paroles² : « O cieus, écoutez ma voix; que la terre prête l'oreille aux paroles de ma bouche. » Dans ce silence de toute la nature, il parle d'abord au peuple avec une force inimitable; et prévoyant ses infidélités, il lui en découvre l'horreur. Tout d'un coup il sort de lui-même comme trouvant tout discours humain au-dessous d'un sujet si grand : il rapporte ce que Dieu dit; et le fait parler avec tant de hauteur et tant de bonté, qu'on ne sait ce qu'il inspire le plus, ou la crainte et la confusion, ou l'amour et la confiance.

Tout le peuple apprit par cœur ce divin cantique par ordre de Dieu et de Moïse³. Ce grand homme après cela mourut content, comme un homme qui n'avait rien oublié pour conserver parmi les siens la mémoire des bienfaits et des préceptes de Dieu. Il laissa ses enfants au milieu de leurs citoyens, sans aucune distinction, et sans aucun établissement extraordinaire. Il a été admiré non-seulement de son peuple, mais encore de tous les peuples du monde, et aucun législateur n'a jamais eu un si grand nom parmi les hommes.

Tous les prophètes qui ont suivi dans l'ancienne loi, et tout ce qu'il y a eu d'écrivains sacrés, ont tenu à gloire d'être ses disciples. En effet, il parle en maître : on remarque dans ses écrits un caractère tout particulier, et je ne sais quoi d'original qu'on ne trouve en nul autre écrit : il a dans sa simplicité un sublime si majestueux, que rien ne le peut égaler; et si en entendant les autres prophètes on croit entendre des hommes inspirés de Dieu, c'est pour ainsi dire Dieu même en personne qu'on croit entendre dans la voix et dans les écrits de Moïse.

On tient qu'il a écrit le livre de Job. La sublimité des pensées et la majesté du style renden

¹ Deut. xxxi.

² Ibid. xxxii.

³ Ibid. xxxi, 19, 22.

cette histoire digne de Moïse. De peur que les Hébreux ne s'enorgueillissent, en s'attribuant à eux seuls la grâce de Dieu, il était bon de leur faire entendre qu'il avait eu ses élus, même dans la race d'Ésaü. Quelle doctrine était plus importante? et quel entretien plus utile pouvait donner Moïse au peuple affligé dans le désert, que celui de la patience de Job, qui, livré entre les mains de Satan pour être exercé par toute sorte de peines, se voit privé de ses biens, de ses enfants, et de toute consolation sur la terre; incontinent après, frappé d'une horrible maladie et agité au dedans par la tentation du blasphème et du désespoir; qui néanmoins, en demeurant ferme, fait voir qu'une âme fidèle, soutenue du secours divin, au milieu des épreuves les plus effroyables, et malgré les plus noires pensées que l'esprit malin puisse suggérer, sait non-seulement conserver une confiance invincible, mais encore s'élever par ses propres maux à la plus haute contemplation, et reconnaître dans les peines qu'elle endure, avec le néant de l'homme, le suprême empire de Dieu, et sa sagesse infinie? Voilà ce qu'enseigne le livre de Job¹. Pour garder le caractère du temps, on voit la foi du saint homme couronnée par des prospérités temporelles : mais cependant le peuple de Dieu apprend à connaître quelle est la vertu des souffrances, et à goûter la grâce qui devait un jour être attachée à la croix.

Moïse l'avait goûtée lorsqu'il préféra les souffrances et l'ignominie qu'il fallait subir avec son peuple, aux délices et à l'abondance de la maison du roi d'Égypte². Dès lors Dieu lui fit goûter les opprobres de Jésus-Christ³. Il les goûta encore davantage dans sa fuite précipitée, et dans son exil de quarante ans. Mais il avala jusqu'au fond le calice de Jésus-Christ, lorsque, choisi pour sauver ce peuple, il lui en fallut supporter les révoltes continuelles, où sa vie était en péril⁴. Il apprit ce qu'il en coûte à sauver les enfants de Dieu, et fit voir de loin ce qu'une plus haute délivrance devait un jour coûter au Sauveur du monde.

Ce grand homme n'eut pas même la consolation d'entrer dans la terre promise : il la vit seulement du haut d'une montagne, et n'eut point de honte d'écrire qu'il en était exclu par une incrédulité⁵, qui, toute légère qu'elle paraissait, mérita d'être châtiée si sévèrement dans un homme dont la grâce était si éminente. Moïse servit d'exemple à la sévère jalousie de Dieu, et au ju-

¹ Job. xiii, 15; xiv, 21; xvi, 14, 15; xix, 25, etc.

² Exod. ii, 10, 11, 15.

³ Hebr. xi, 24, 25, 26.

⁴ Num. xiv, 10.

⁵ Ibid. xx, 12.

gement qu'il exerce avec une si terrible exactitude sur ceux que ses dons obligent à une fidélité plus parfaite.

Mais un plus haut mystère nous est montré dans l'exclusion de Moïse. Ce sage législateur, qui ne fait par tant de merveilles que de conduire les enfants de Dieu dans le voisinage de leur terre, nous sert lui-même de preuve que *sa loi ne mène rien à la perfection*¹; et que sans nous pouvoir donner l'accomplissement des promesses, elle nous les fait *saluer de loin*², ou nous conduit tout au plus comme à la porte de notre héritage. C'est un Josué, c'est un Jésus, car c'était le vrai nom de Josué, qui par ce nom et par son office représentait le Sauveur du monde; c'est cet homme si fort au-dessous de Moïse en toutes choses, et supérieur seulement par le nom qu'il porte; c'est lui, dis-je, qui doit introduire le peuple de Dieu dans la terre sainte.

Par les victoires de ce grand homme, devant qui le Jourdain retourne en arrière, les murailles de Jéricho tombent d'elles-mêmes, et le soleil s'arrête au milieu du ciel; Dieu établit ses enfants dans la terre de Chanaan, dont il chasse par même moyen des peuples abominables. Par la haine qu'il donnait pour eux à ses fidèles, il leur inspirait un extrême éloignement de leur impiété; et le châtiment qu'il en fit par leur ministère, les remplit eux-mêmes de crainte pour la justice divine dont ils exécutaient les décrets. Une partie de ces peuples, que Josué chassa de leur terre, s'établirent en Afrique, où l'on trouva longtemps après, dans une inscription ancienne³, le monument de leur fuite et des victoires de Josué. Après que ces victoires miraculeuses eurent mis les Israélites en possession de la plus grande partie de la terre promise à leurs pères, Josué et Éléazar, souverain pontife, avec les chefs des douze tribus, leur en firent le partage, selon la loi de Moïse⁴, et assignèrent à la tribu de Juda le premier et le plus grand lot⁵. Dès le temps de Moïse elle s'était élevée au-dessus des autres en nombre, en courage, et en dignité⁶. Josué mourut, et le peuple continua la conquête de la terre sainte. Dieu voulut que la tribu de Juda marchât à la tête, et déclara qu'il avait livré le pays entre ses mains⁷. En effet, elle défit les Chananéens et prit Jérusalem⁸, qui devait être la cité sainte, et la capitale du peuple de Dieu. C'était l'ancienne Salem, où Melchisédech avait régné du temps d'Abraham; Melchisédech, *ce roi de justice* (car

¹ Hebr. vii, 19. ² Ibid. xi, 13.

³ Procop. de Bell. Vand. lib. ii.

⁴ Jos. xiii, xiv et seq. Num. xxvi, 53; xxxiv, 17.

⁵ Jos. xiv, xv.

⁶ Num. ii, 3, 9; vii, 12; x, 10, 14; i. Paral. v, 2.

⁷ Judic. i, 1, 2. ⁸ Ibid. 4, 8.

BOSSUET. — t. i.

c'est ce que veut dire son nom) et en même temps *roi de paix*, puisque Salem veut dire *paix*¹; qu'Abraham avait reconnu pour le plus grand pontife qui fût au monde : comme si Jérusalem eût été dès lors destinée à être une ville sainte, et le chef de la religion. Cette ville fut donnée d'abord aux enfants de Benjamin, qui, faibles et en petit nombre, ne purent chasser les Jébuséens, anciens habitants du pays, et demeurèrent parmi eux². Sous les juges, le peuple de Dieu est diversement traité, selon qu'il fait bien ou mal. Après la mort des vieillards qui avaient vu les miracles de la main de Dieu, la mémoire de ces grands ouvrages s'affaiblit, et la pente universelle du genre humain entraîne le peuple à l'idolâtrie. Autant de fois qu'il y tombe, il est puni; autant de fois qu'il se repent, il est délivré. La foi de la Providence et la vérité des promesses et des menaces de Moïse se confirme de plus en plus dans le cœur des vrais fidèles. Mais Dieu en préparait encore de plus grands exemples. Le peuple demanda un roi, et Dieu lui donna Saül, bientôt réprouvé pour ses péchés : il résolut enfin d'établir une famille royale, d'où le Messie sortirait, et il la choisit dans Juda. David, un jeune berger sorti de cette tribu, le dernier des enfants de Jessé, dont son père ni sa famille ne connaissait pas le mérite, mais que Dieu trouva selon son cœur, fut sacré par Samuel dans Bethléem sa patrie³.

CHAPITRE IV.

David, Salomon, les rois et les prophètes.

Ici le peuple de Dieu prend une forme plus auguste. La royauté est affermie dans la maison de David. Cette maison commence par deux rois de caractère différent, mais admirables tous deux. David, belliqueux et conquérant, subjugué les ennemis du peuple de Dieu, dont il fait craindre les armes par tout l'Orient; et Salomon, renommé par sa sagesse au dedans et au dehors, rend ce peuple heureux par une paix profonde. Mais la suite de la religion nous demande ici quelques remarques particulières sur la vie de ces deux grands rois.

David régna d'abord sur Juda, puissant et victorieux, et ensuite il fut reconnu par tout Israël. Il prit sur les Jébuséens la forteresse de Sion, qui était la citadelle de Jérusalem. Maître de cette ville, il y établit par ordre de Dieu le siège de la royauté et celui de la religion. Sion fut sa demeure : il bâtit autour, et la nomma la cité de David⁴. Joab, fils de sa sœur⁵, bâtit le reste

¹ Hebr. vii, 2.

² Jud. i, 21.

³ i. Beg. xvi.

⁴ II. Reg. v, 6, 7, 8, 9. i. Par. xi, 6, 7, 8.

⁵ i. Par. ii, 16.

de la ville, et Jérusalem prit une nouvelle forme. Ceux de Juda occupèrent tout le pays; et Benjamin, petit en nombre, y demeura mêlé avec eux.

L'arche d'alliance bâtie par Moïse, où Dieu reposait sur les chérubins, et où les deux tables du Décalogue étaient gardées, n'avait point de place fixe. David la mena en triomphe dans Sion¹, qu'il avait conquise par le tout-puissant secours de Dieu, afin que Dieu régnât dans Sion, et qu'il y fût reconnu comme le protecteur de David, de Jérusalem et de tout le royaume. Mais le Tabernacle où le peuple avait servi Dieu dans le désert, était encore à Gabaon²; et c'était là que s'offraient les sacrifices, sur l'autel que Moïse avait élevé. Ce n'était qu'en attendant qu'il y eût un temple où l'autel fût réuni avec l'arche, et où se fit tout le service. Quand David eut défait tous ses ennemis et qu'il eut poussé les conquêtes du peuple de Dieu jusqu'à l'Euphrate³; paisible et victorieux, il tourna toutes ses pensées à l'établissement du culte divin⁴; et sur la même montagne où Abraham prêt à immoler son fils unique fut retenu par la main d'un ange⁵, il désigna par ordre de Dieu le lieu du temple.

Il en fit tous les dessins; il en amassa les riches et précieux matériaux; il y destina les dépouilles des peuples et des rois vaincus. Mais ce temple, qui devait être disposé par le conquérant, devait être construit par le pacifique. Salomon le bâtit sur le modèle du Tabernacle. L'autel des holocaustes, l'autel des parfums, le chandelier d'or, les tables des pains de proposition, tout le reste des meubles sacrés du temple, fut pris sur des pièces semblables que Moïse avait fait faire dans le Désert⁶. Salomon n'y ajouta que la magnificence et la grandeur. L'arche que l'homme de Dieu avait construite fut posée dans le Saint des Saints, lieu inaccessible, symbole de l'impénétrable majesté de Dieu, et du ciel interdit aux hommes jusqu'à ce que Jésus-Christ leur en eût ouvert l'entrée par son sang. Au jour de la dédicace du temple, Dieu y parut dans sa majesté. Il choisit ce lieu pour y établir son nom et son culte. Il y eut défense de sacrifier ailleurs. L'unité de Dieu fut démontrée par l'unité de son temple. Jérusalem devint une cité sainte, image de l'Église, où Dieu devait habiter comme dans son véritable temple, et du ciel, où il nous rendra éternellement heureux par la manifestation de sa gloire.

Après que Salomon eut bâti le temple, il bâtit encore le palais des rois⁷, dont l'architecture était

¹ II. Reg. VI, 18.

² I. Par. XXI, 39; XXI, 29.

³ II. Reg. VIII, I. Par. XVIII.

⁴ II. Reg. XXIV, 25, I. Par. XXI, XXII et seq.

⁵ Joseph. Ant. lib. VII, chap. 10, al. 13.

⁶ III. Reg. VI, VII, VIII. II. Par. III, IV, V, VI, VII.

⁷ III. Reg. VII, X.

digne d'un si grand prince. Sa maison de plaisance, qu'on appela le Bois du Liban, était également superbe et délicieuse. Le palais qu'il éleva pour la reine fut une nouvelle décoration à Jérusalem. Tout était grand dans ces édifices; les salles, les vestibules, les galeries, les promenoirs, le trône du roi, et le tribunal où il rendait la justice: le cèdre fut le seul bois qu'il employa dans ces ouvrages. Tout y reluisait d'or et de pierreries. Les citoyens et les étrangers admiraient la majesté des rois d'Israël. Le reste répondait à cette magnificence, les villes, les arsenaux, les chevaux, les chariots, la garde du prince¹. Le commerce, la navigation et le bon ordre, avec une paix profonde, avaient rendu Jérusalem la plus riche ville de l'Orient. Le royaume était tranquille et abondant: tout y représentait la gloire céleste. Dans les combats de David, on voyait les travaux par lesquels il la fallait mériter; et on voyait dans le règne de Salomon combien la jouissance en était paisible.

Au reste, l'élevation de ces deux grands rois, et de la famille royale, fut l'effet d'une élection particulière. David célèbre lui-même la merveille de cette élection par ces paroles²: « Dieu a choisi les princes dans la tribu de Juda. Dans la maison de Juda, il a choisi la maison de mon père. Parmi les enfants de mon père, il lui a plu de m'élire roi sur tout son peuple d'Israël; et parmi mes enfants, car le Seigneur m'en a donné plusieurs, il a choisi Salomon, pour être assis sur le trône du Seigneur et régner sur Israël. »

Cette élection divine avait un objet plus haut que celui qui paraît d'abord. Ce Messie, tant de fois promis comme le fils d'Abraham, devait aussi être le fils de David et de tous les rois de Juda. Ce fut en vue du Messie et de son règne éternel que Dieu promit à David que son trône subsisterait éternellement. Salomon, choisi pour lui succéder, était destiné à représenter la personne du Messie. C'est pourquoi Dieu dit de lui: « Je serai son père, et il sera mon fils³; » chose qu'il n'a jamais dite avec cette force d'aucun roi ni d'aucun homme.

Aussi du temps de David, et sous les rois ses enfants, le mystère du Messie se déclare-t-il plus que jamais, par des prophéties magnifiques, et plus claires que le soleil.

David l'a vu de loin, et l'a chanté dans ses Psaumes avec une magnificence que rien n'égala jamais. Souvent il ne pensait qu'à célébrer la gloire de Salomon son fils; et tout d'un coup ravi hors de lui-même, et transporté bien loin au delà, il a vu celui qui est plus que Salomon

¹ III. Reg. X, II. Par. VIII, IX.

² I. Par. XXVIII, 4, 5.

³ II. Reg. VII, 14, I. Par. XXII, 10.

en gloire aussi bien qu'en sagesse¹. Le Messie lui a paru assis sur un trône plus durable que le soleil et que la lune. Il a vu à ses pieds toutes les nations vaincues, et ensemble bénites en lui², conformément à la promesse faite à Abraham. Il a élevé sa vue plus haut encore: il l'a vu dans les lumières des saints, et devant l'aurore, sortant éternellement du sein de son père, pontife éternel et sans successeur, ne succédant aussi à personne, créé extraordinairement, non selon l'ordre d'Aaron, mais selon l'ordre de Melchisédech, ordre nouveau, que la loi ne connaissait pas. Il l'a vu assis à la droite de Dieu, regardant du plus haut des cieux ses ennemis abattus. Il est étonné d'un si grand spectacle; et, ravi de la gloire de son fils, il l'appelle son Seigneur³.

Il l'a vu Dieu, que Dieu avait oint pour le faire régner sur toute la terre par sa douceur, par sa vérité, et par sa justice⁴. Il a assisté en esprit au conseil de Dieu, et a ouï de la propre bouche du Père éternel cette parole qu'il adresse à son Fils unique: *Je t'ai engendré aujourd'hui*; à laquelle Dieu joint la promesse d'un empire perpétuel, « qui s'étendra sur tous les Gentils, et n'aura point d'autres bornes que celles du monde⁵. Les peuples frémissent en vain: les rois et les princes font des complots inutiles. Le Seigneur se rit du haut des cieux⁶ » de leurs projets insensés, et établit malgré eux l'empire de son Christ. Il l'établit sur eux-mêmes, et il faut qu'ils soient les premiers sujets de ce Christ dont ils voulaient secouer le joug⁷. Et encore que le règne de ce grand Messie soit souvent prédit dans les Écritures sous des idées magnifiques, Dieu n'a point caché à David les ignominies de ce béni fruit de ses entrailles. Cette instruction était nécessaire au peuple de Dieu. Si ce peuple encore infirme avait besoin d'être attiré par des promesses temporelles, il ne fallait pourtant pas lui laisser regarder les grandeurs humaines comme sa souveraine félicité, et comme son unique récompense: c'est pourquoi Dieu montre de loin ce Messie tant promis et tant désiré, le modèle de la perfection, et l'objet de ses complaisances, abîmé dans la douleur. La croix paraît à David comme le trône véritable de ce nouveau roi. Il voit ses mains et ses pieds percés, tous ses os marqués sur sa peau⁸ par tout le poids de son

corps violemment suspendu, ses habits partagés, sa robe jetée au sort, sa langue abreuvée de fiel et de vinaigre, ses ennemis frémissant autour de lui, et s'assouvissant de son sang¹. Mais il voit en même temps les glorieuses suites de ses humiliations: tous les peuples de la terre se ressouvenir de leur Dieu oublié depuis tant de siècles; les pauvres venir les premiers à la table du Messie, et ensuite les riches et les puissants; tous l'adorer et le bénir; lui présidant dans la grande et nombreuse Église, c'est-à-dire, dans l'assemblée des nations converties, et y annonçant à ses frères le nom de Dieu² et ses vérités éternelles. David, qui a vu ces choses, a reconnu en les voyant que le royaume de son fils n'était pas de ce monde. Il ne s'en étonne pas, car il sait que le monde passe; et un prince toujours si humble sur le trône voyait bien qu'un trône n'était pas un bien où se dussent terminer ses espérances.

Les autres prophètes n'ont pas moins vu le mystère du Messie. Il n'y a rien de grand ni de glorieux qu'ils n'aient dit de son règne. L'un voit Bethléem, la plus petite ville de Juda, illustrée par sa naissance; et en même temps, élevé plus haut, il voit une autre naissance par laquelle il sort de toute éternité du sein de son Père³: l'autre voit la virginité de sa mère; un Emmanuel, un Dieu avec nous⁴ sortir de ce sein virginal, et un enfant admirable qu'il appelle Dieu⁵. Celui-ci le voit entrer dans son temple⁶: cet autre le voit glorieux dans son tombeau où la mort a été vaincue⁷. En publiant ses magnificences, ils ne taisent pas ses opprobres. Ils l'ont vu vendu, ils ont vu le nombre et l'emploi des trente pièces d'argent dont il a été acheté⁸. En même temps qu'ils l'ont vu grand et élevé⁹, ils l'ont vu méprisé et méconnaissable au milieu des hommes; l'étonnement du monde, autant par sa bassesse que par sa grandeur, le dernier des hommes; l'homme de douleur, chargé de tous nos péchés; bienfaisant, et méconnu; défiguré par ses plaies, et par là guérissant les nôtres; traité comme un criminel; mené au supplice avec des méchants et se livrant, comme un agneau innocent, paisiblement à la mort; une longue postérité naître de lui¹⁰ par ce moyen, et la vengeance déployée sur son peuple incrédule. Afin que rien ne manquât

¹ Ps. LXXVIII, 22; XXI, 8, 13, 14, 17, 21, 22.

² Ibid. XXI, 26, 27, et seq.

³ Mich. V, 2.

⁴ Is. VII, 14.

⁵ Id. IX, 6.

⁶ Mal. III, 1.

⁷ Is. XI, 10; LII, 9.

⁸ Zach. XI, 12, 13.

⁹ Is. LII, 13.

¹⁰ Id. LIII.

¹ Matth. VI, 29; XII, 42.

² Psal. LXXI, 5, 11, 17.

³ Ibid. CIX.

⁴ Ibid. XLIV, 3, 4, 5, 6, 7, 8.

⁵ Ibid. II, 7, 8.

⁶ Ibid. II, 1, 2, 4, 9.

⁷ Ibid. 10, etc.

⁸ Ibid. XXXI, 17, 18, 19.

à la prophétie, ils ont compté les années jusqu'à sa venue¹; et à moins que de s'aveugler, il n'y a plus moyen de le méconnaître.

Non-seulement les prophètes voyaient Jésus-Christ, mais encore ils en étaient la figure, et représentaient ses mystères, principalement celui de la croix. Presque tous ils ont souffert persécution pour la justice, et nous ont figuré dans leurs souffrances l'innocence et la vérité persécutée en Notre-Seigneur. On voit Élie et Élisée toujours menacés. Combien de fois Isaïe a-t-il été la risée du peuple et des rois, qui à la fin, comme porte la tradition constante des Juifs, l'ont immolé à leur fureur! Zacharie, fils de Joiada, est lapidé: Ézéchiël paraît toujours dans l'affliction: les maux de Jérémie sont continuels et inexplicables. Daniel se voit deux fois au milieu des lions. Tous ont été contredits et maltraités; et tous nous ont fait voir, par leur exemple, que si l'infirmité de l'ancien peuple demandait en général d'être soutenue par des bénédictions temporelles, néanmoins les forts d'Israël et les hommes d'une sainteté extraordinaire étaient nourris dès lors du pain d'affliction, et buvaient par avance, pour se sanctifier, dans le calice préparé au Fils de Dieu; calice d'autant plus rempli d'amertume, que la personne de Jésus-Christ était plus sainte.

Mais ce que les prophètes ont vu le plus clairement, et ce qu'ils ont aussi déclaré dans les termes les plus magnifiques, c'est la bénédiction répandue sur les Gentils par le Messie. *Ce rejeton de Jessé et de David a paru au saint prophète Isaïe, comme un signe donné de Dieu aux peuples et aux Gentils, afin qu'ils l'invoquent*². L'homme de douleur, dont les plaies devaient faire notre guérison, était choisi pour laver les Gentils par une sainte aspersion, qu'on reconnaît dans son sang et dans le baptême. *Les rois, saisis de respect en sa présence, n'osent ouvrir la bouche devant lui. Ceux qui n'ont jamais ouï parler de lui, le voient, et ceux à qui il était inconnu sont appelés pour le contempler*³. C'est le témoin donné aux peuples; c'est le chef et le précepteur des Gentils. *Sous lui un peuple inconnu se joindra au peuple de Dieu, et les Gentils y accourront de tous côtés*⁴. C'est le juste de Sion, qui s'élèvera comme une lumière; c'est son sauveur, qui sera allumé comme un flambeau. *Les Gentils verront ce juste, et tous les rois connaîtront cet homme tant célébré dans les prophéties de Sion*⁵.

Le voici mieux décrit encore, et avec un caractè

¹ Dan. ix.

² Is. xi, 10.

³ Id. lii, 13, 14, 15; liii

⁴ Id. lv, 4, 5.

⁵ Id. lxii, 1, 2.

particulier. Un homme d'une douceur admirable, singulièrement choisi de Dieu, et l'objet de ses complaisances, déclare aux Gentils leur jugement: *les îles attendent sa loi*. C'est ainsi que les Hébreux appellent l'Europe et les pays éloignés. *Il ne fera aucun bruit; à peine l'entendra-t-on, tant il sera doux et paisible. Il ne foulera pas aux pieds un roseau brisé, ni n'éteindra un reste fumant de toile brûlée*. Loin d'accabler les infirmes et les pécheurs, sa voix charitable les appellera, et sa main bienfaisante sera leur soutien. *Il ouvrira les yeux des aveugles, et tirera les captifs de leur prison*¹. Sa puissance ne sera pas moindre que sa bonté. Son caractère essentiel est de joindre ensemble la douceur avec l'efficace: c'est pourquoi cette voix si douce passera en un moment d'une extrémité du monde à l'autre; et sans causer aucune sédition parmi les hommes, elle excitera toute la terre. *Il n'est ni rebutant ni impétueux*; et celui que l'on connoissait à peine quand il était dans la Judée, ne sera pas seulement le fondement de l'alliance du peuple, mais encore la lumière de tous les Gentils². Sous son règne admirable les Assyriens et les Égyptiens ne seront plus avec les Israélites qu'un même peuple de Dieu³. Tout devient Israël, tout devient saint. Jérusalem n'est plus une ville particulière, c'est l'image d'une nouvelle société, où tous les peuples se rassemblent: l'Europe, l'Afrique et l'Asie reçoivent des prédicateurs dans lesquels Dieu a mis son signe, afin qu'ils découvrent sa gloire aux Gentils. Les élus, jusques alors appelés du nom d'Israël, auront un autre nom où sera marqué l'accomplissement des promesses, et un amen bienheureux. *Les prêtres et les lévites, qui jusques alors sortaient d'Aaron, sortiront dorénavant du milieu de la gentilité*⁴. Un nouveau sacrifice, plus pur et plus agréable que les anciens, sera substitué à leur place⁵, et on saura pourquoi David avait célébré un pontife d'un nouvel ordre⁶. *Le juste descendra du ciel comme une rosée, la terre produira son germe, et ce sera le Sauveur avec lequel on verra naître la justice*⁷. Le ciel et la terre s'uniront pour produire, comme par un commun enfantement, celui qui sera tout ensemble céleste et terrestre: de nouvelles idées de vertu paraîtront au monde dans ses exemples et dans sa doctrine: et la grâce qu'il répandra les imprimera dans les cœurs. Tout change par sa venue, et Dieu jure

¹ Is. xlii, 1, 2, 3, 4, 5, 6.

² Id. xlix, 6.

³ Id. xix, 24, 25.

⁴ Id. lx, 1, 2, 3, 4, II; lxi, 1, 2, 3, II; lxii, 1, 2, II; lxv, 1, 2, 15, 16; lxvi, 19, 20, 21.

⁵ Malach. i, 10, II.

⁶ Ps. cix, 4.

⁷ Is. xlv, 8, 23.

par lui-même que tout genou fléchira devant lui, et que toute langue reconnaîtra sa souveraine puissance¹.

Voilà une partie des merveilles que Dieu a montrées aux prophètes sous les rois enfants de David, et à David avant tous les autres. Tous ont écrit par avance l'histoire du fils de Dieu, qui devait aussi être fait le fils d'Abraham et de David. C'est ainsi que tout est suivi dans l'ordre des conseils divins. Ce Messie montré de loin comme le fils d'Abraham, est encore montré de plus près comme le fils de David. Un empire éternel lui est promis: la connaissance de Dieu répandue par tout l'univers est marquée comme le signe certain et comme le fruit de sa venue: la conversion des Gentils, et la bénédiction de tous les peuples du monde, promise depuis si longtemps à Abraham, à Isaac et à Jacob, est de nouveau confirmée, et tout le peuple de Dieu vit dans cette attente.

Cependant Dieu continue à le gouverner d'une manière admirable. Il fait un nouveau pacte avec David, et s'oblige de le protéger lui et les rois ses descendants, s'ils marchent dans les préceptes qu'il leur a donnés par Moïse; sinon, il leur dénonce de rigoureux châtiments². David, qui s'oublie pour un peu de temps, les éprouve le premier³: mais, ayant réparé sa faute par sa pénitence, il est comblé de biens, et proposé comme le modèle d'un roi accompli. Le trône est affermi dans sa maison. Tant que Salomon son fils imite sa piété, il est heureux: il s'égaré dans sa vieillesse; et Dieu, qui l'épargne pour l'amour de son serviteur David, lui dénonce qu'il le punira en la personne de son fils⁴. Ainsi il fait voir aux pères, que, selon l'ordre secret de ses jugements, il fait durer après leur mort leurs récompenses ou leurs châtiments; et il les tient soumis à ses lois par leur intérêt le plus cher, c'est-à-dire, par l'intérêt de leur famille. En exécution de ses décrets, Roboam, téméraire par lui-même, est livré à un conseil insensé: son royaume est diminué de dix tribus⁵. Pendant que ces dix tribus rebelles et schismatiques se séparent de leur Dieu et de leur roi, les enfants de Juda, fidèles à Dieu et à David qu'il avait choisis, demeurent dans l'alliance et dans la foi d'Abraham. Les lévites se joignent à eux avec Benjamin: le royaume du peuple de Dieu subsiste par leur union, sous le nom de royaume de Juda; et la loi de Moïse s'y maintient dans toutes ses observances. Malgré les idolâtries et la corruption effroyable des dix tribus sé-

parées, Dieu se souvient de son alliance avec Abraham, Isaac et Jacob. Sa loi ne s'éteint pas parmi ces rebelles: il ne cesse de les rappeler à la pénitence par des miracles innombrables, et par les continuels avertissements qu'il leur envoie par ses prophètes. Endurcis dans leur crime, il ne les peut plus supporter, et les chasse de la terre promise, sans espérance d'y être jamais rétablis⁶.

L'histoire de Tobie arrivée en ce même temps, et durant les commencements de la captivité des Israélites⁷, nous fait voir la conduite des élus de Dieu qui restèrent dans les tribus séparées. Ce saint homme, en demeurant parmi eux avant la captivité, sut non-seulement se conserver pur des idolâtries de ses frères, mais encore pratiquer la loi, et adorer Dieu publiquement dans le temple de Jérusalem, sans que les mauvais exemples ni la crainte l'en empêchassent. Captif et persécuté à Ninive, il persista dans la piété avec sa famille⁸; et la manière admirable dont lui et son fils sont récompensés de leur foi, même sur la terre, montre que, malgré la captivité et la persécution, Dieu avait des moyens secrets de faire sentir à ses serviteurs les bénédictions de la loi, en les élevant toutefois, par les maux qu'ils avaient à souffrir, à de plus hautes pensées. Par les exemples de Tobie et par ses saints avertissements, ceux d'Israël étaient excités à reconnaître du moins sous la verge la main de Dieu qui les châtiât; mais presque tous demeuraient dans l'obstination: ceux de Juda, loin de profiter des châtiments d'Israël, en imitent les mauvais exemples. Dieu ne cesse de les avertir par ses prophètes, qu'il leur envoie coup sur coup, s'éveillant la nuit, et se levant dès le matin, comme il dit lui-même⁹, pour marquer ses soins paternels. Rebuté de leur ingratitude, il s'émeut contre eux, et les menace de les traiter comme leurs frères rebelles.

CHAPITRE V.

La vie et le ministère prophétique: les jugements de Dieu déclarés par les prophéties.

Il n'y a rien de plus remarquable, dans l'histoire du peuple de Dieu, que ce ministère des prophètes. On voit des hommes séparés du reste du peuple par une vie retirée, et par un habit particulier¹⁰: ils ont des demeures où on les voit vivre dans une espèce de communauté, sous un supérieur que Dieu leur donnait¹¹. Leur vie pauvre et

¹ IV. Reg. xvii, 6, 7 et seq.

² Tob. i, 5, 6, 7. ³ Id. ii, 12, 21, 22.

⁴ IV. Reg. xvii, 19; xxiii, 26, 27. II. Par. xxxvi, 15. Jer.

xxix, 19.

⁵ I. Reg. xxviii, 14. III. Reg. xix, 19. IV. Reg. i, 8. Is.

xx, 2. Zach. xiii, 4.

⁶ I. Reg. x, 10; xix, 19, 20. III. Reg. xviii. IV. Reg. ii, 3,

15, 18, 19, 25; iv, 10, 38; vi, 1, 2.

¹ Is. 24.

² II. Reg. vii, 8 et seq. III. Reg. ix, 4 et seq. II. Par. vii, 17 et seq.

³ II. Reg. xi, xii et seq.

⁴ III. Reg. xi.

⁵ Ibid. xii.

pénitente était la figure de la mortification qui devait être annoncée sous l'Évangile. Dieu se communiquait à eux d'une façon particulière, et faisait éclater aux yeux du peuple cette merveilleuse communication : mais jamais elle n'éclatait avec tant de force que durant les temps de désordre où il semblait que l'idolâtrie allait abolir la loi de Dieu. Durant ces temps malheureux, les prophètes faisaient retentir de tous côtés, et de vive voix, et par écrit, les menaces de Dieu, et le témoignage qu'ils rendaient à sa vérité. Les écrits qu'ils faisaient étaient entre les mains de tout le peuple, et soigneusement conservés en mémoire perpétuelle aux siècles futurs¹. Ceux du peuple qui demeuraient fidèles à Dieu s'unissaient à eux ; et nous voyons même qu'en Israël, où régnait l'idolâtrie, ce qu'il y avait de fidèles célébrait avec les prophètes le sabbat et les fêtes établies par la loi de Moïse². C'était eux qui encourageaient les gens de bien à demeurer fermes dans l'alliance. Plusieurs d'eux ont souffert la mort ; et on a vu, à leur exemple, dans les temps les plus mauvais, c'est-à-dire dans le règne même de Manassès³, une infinité de fidèles répandre leur sang pour la vérité, en sorte qu'elle n'a pas été un seul moment sans témoignage.

Ainsi la société du peuple de Dieu subsistait toujours : les prophètes y demeuraient unis : un grand nombre de fidèles persistait hautement dans la loi de Dieu avec eux et avec les pieux sacrificateurs, qui persistaient dans les observances que leurs prédécesseurs, à remonter jusqu'à Aaron, leur avaient laissées. Dans les règnes les plus impies, tels que furent ceux d'Achaz et de Manassès, Isaïe et les autres prophètes ne se plaignaient pas qu'on eût interrompu l'usage de la circoncision, qui était le sceau de l'alliance, et dans laquelle était renfermée, selon la doctrine de saint Paul, toute l'observance de la loi. On ne voit pas non plus que les sabbats et les autres fêtes fussent abolis : et si Achaz ferma durant quelque temps la porte du temple⁴, et qu'il y ait eu quelque interruption dans les sacrifices, c'était une violence qui ne fermait pas pour cela la bouche de ceux qui louaient et confessaient publiquement le nom de Dieu ; car Dieu n'a jamais permis que cette voix fût éteinte parmi son peuple : et quand Aman entreprit de détruire l'héritage du Seigneur, changer ses promesses et faire cesser ses louanges⁵, on sait ce que Dieu fit pour l'empêcher. Sa puissance ne parut pas moins lorsque Antiochus vou-

¹ Exod. XVII, 14. Is. XXX, 8; XXXIV, 16. Jer. XXII, 30; XXVI, 2, 11; XXXVI, II. Par. XXXVI, 22. I. Esd. I, 1. Dan. IX, 2.

² IV. Reg. IV, 23.

³ Ibid. XXI, 16.

⁴ II. Paral. XXVIII, 24.

⁵ Esth. XIV, 9.

lut abolir la religion. Que ne dirent point les prophètes à Achaz et à Manassès, pour soutenir la vérité de la religion et la pureté du culte ! Les paroles des voyants qui leur parlaient au nom du Dieu d'Israël étaient écrites, comme remarque le texte sacré, dans l'histoire de ces rois¹. Si Manassès en fut touché, s'il fit pénitence, on ne peut douter que leur doctrine ne tint un grand nombre de fidèles dans l'obéissance de la loi ; et le bon parti était si fort, que dans le jugement qu'on portait des rois après leur mort, on déclarait ces rois impies indignes du sépulcre de David et de leurs pieux prédécesseurs. Car encore qu'il soit écrit qu'Achaz fut enterré dans la cité de David, l'Écriture marque expressément qu'on ne le reçut pas dans le sépulcre des rois d'Israël². On n'excepta pas Manassès de la rigueur de ce jugement, encore qu'il eût fait pénitence, pour laisser un monument éternel de l'horreur qu'on avait eue de sa conduite. Et afin qu'on ne pense pas que la multitude de ceux qui adhéraient publiquement au culte de Dieu avec les prophètes fût destituée de la succession légitime de ses pasteurs ordinaires, Ézéchiël marque expressément en deux endroits³, les sacrificateurs et les lévites enfants de Sadoc, qui, dans les temps d'égarement, avaient persisté dans l'observance des cérémonies du sanctuaire.

Cependant, malgré les prophètes, malgré les prêtres fidèles, et le peuple uni avec eux dans la pratique de la loi, l'idolâtrie qui avait ruiné Israël entraînait souvent, dans Juda même, et les princes et le gros du peuple. Quoique les rois obliassent le Dieu de leurs pères, il supporta longtemps leurs iniquités, à cause de David son serviteur. David est toujours présent à ses yeux. Quand les rois enfants de David suivent les bons exemples de leur père, Dieu fait des miracles surprenants en leur faveur : mais ils sentent, quand ils dégèrent, la force invincible de sa main, qui s'appesantit sur eux. Les rois d'Égypte, les rois de Syrie, et surtout les rois d'Assyrie et de Babylone, servent d'instrument à sa vengeance. L'impiété s'augmente, et Dieu suscite en Orient un roi plus superbe et plus redoutable que tous ceux qui avaient paru jusqu'alors : c'est Nabuchodonosor, roi de Babylone, le plus terrible des conquérants. Il le montre de loin aux peuples et aux rois comme le vengeur destiné à les punir⁴. Il approche, et la frayeur marche devant lui. Il prend une première fois Jérusalem, et transporte à Babylone une partie de ses habitants⁵. Ni ceux

¹ II. Paral. XXXIII, 18.

² Par. XXVIII, 27.

³ Ezech. XLIV, 15; XLVIII, 11.

⁴ Jer. XXV, etc. Ezech. XXVI, etc.

⁵ IV. Reg. XXIV, 1. II. Par. XXXVI, 5, 6.

qui restent dans le pays, ni ceux qui sont transportés, quoique avertis les uns par Jérémie, et les autres par Ézéchiël, ne font pénitence. Ils préférèrent à ces saints prophètes des prophètes qui leur prêchaient des illusions¹, et les flattaient dans leurs crimes. Le vengeur revient en Judée, et le joug de Jérusalem est aggravé ; mais elle n'est pas tout à fait détruite. Enfin l'iniquité vient à son comble ; l'orgueil croît avec la faiblesse, et Nabuchodonosor met tout en poudre².

Dieu n'épargna pas son sanctuaire. Ce beau temple, l'ornement du monde, qui devait être éternel si les enfants d'Israël eussent persévéré dans la piété³, fut consumé par le feu des Assyriens. C'était en vain que les Juifs disaient sans cesse : Le temple de Dieu, le temple de Dieu ; le temple de Dieu est parmi nous⁴ ; comme si ce temple sacré eût dû les protéger tout seul. Dieu avait résolu de leur faire voir qu'il n'était point attaché à un édifice de pierre, mais qu'il voulait trouver des cœurs fidèles. Ainsi il détruisit le temple de Jérusalem, il en donna le trésor au pillage ; et tant de riches vaisseaux, consacrés par des rois pieux, furent abandonnés à un roi impie.

Mais la chute du peuple de Dieu devait être l'instruction de tout l'univers. Nous voyons en la personne de ce roi impie, et ensemble victorieux, ce que c'est que les conquérants. Ils ne sont pour la plupart que des instruments de la vengeance divine. Dieu exerce par eux sa justice, et puis il l'exerce sur eux-mêmes. Nabuchodonosor revêtu de la puissance divine, et rendu invincible par ce ministère, punit tous les ennemis du peuple de Dieu. Il ravage les Iduméens, les Ammonites et les Moabites ; il renverse les rois de Syrie : l'Égypte, sous le pouvoir de laquelle la Judée avait tant de fois gémi, est la proie de ce roi superbe, et lui devient tributaire⁵ ; sa puissance n'est pas moins fatale à la Judée même, qui ne sait pas profiter des délais que Dieu lui donne. Tout tombe, tout est abattu par la justice divine, dont Nabuchodonosor est le ministre : il tombera à son tour ; et Dieu, qui emploie la main de ce prince pour châtier ses enfants et abattre ses ennemis, le réserve à sa main toute-puissante.

CHAPITRE VI.

Jugements de Dieu sur Nabuchodonosor, sur les rois ses successeurs, et sur tout l'empire de Babylone.

Il n'a pas laissé ignorer à ses enfants la destinée de ce roi, qui les châtiait, et de l'empire des Chaldéens, sous lequel ils devaient être captifs. De

¹ Jer. XIV, 14.

² IV. Reg. XXV.

³ III. Reg. IX, 3. IV. Reg. XXI, 7, 8.

⁴ Jer. VII, 4.

⁵ IV. Reg. XXIV, 7.

peur qu'ils ne fussent surpris de la gloire des impies et de leur règne orgueilleux, les prophètes leur en dénonçaient la courte durée. Isaïe, qui a vu la gloire de Nabuchodonosor et son orgueil insensé, longtemps avant sa naissance, a prédit sa chute soudaine et celle de son empire¹. Babylone n'était presque rien quand ce prophète a vu sa puissance, et un peu après sa ruine. Ainsi les révolutions des villes et des empires qui tourmentaient le peuple de Dieu, ou profitaient de sa perte, étaient écrites dans ses prophéties. Ces oracles étaient suivis d'une prompte exécution : et les Juifs, si rudement châtiés, virent tomber avant eux, ou avec eux, ou un peu après, selon les prédictions de leurs prophètes, non-seulement Samarie, Idumée, Gaza, Ascalon, Damas, les villes des Ammonites et des Moabites, leurs perpétuels ennemis, mais encore les capitales des grands empires, mais Tyr la maîtresse de la mer, mais Tanis, mais Memphis, mais Thèbes à cent portes avec toutes les richesses de Sésostris, mais Ninive même le siège des rois d'Assyrie ses persécuteurs, mais la superbe Babylone victorieuse de toutes les autres, et riche de leurs dépouilles.

Il est vrai que Jérusalem périt en même temps pour ses péchés : mais Dieu ne la laissa pas sans espérance. Isaïe, qui avait prédit sa perte, avait vu son glorieux rétablissement, et lui avait même nommé Cyrus son libérateur, deux cents ans avant qu'il fût né². Jérémie, dont les prédictions avaient été si précises pour marquer à ce peuple ingrat sa perte certaine, lui avait promis son retour après soixante et dix ans de captivité³. Durant ces années, ce peuple abattu était respecté dans ses prophètes : ces captifs prononçaient aux rois et aux peuples leurs terribles destinées. Nabuchodonosor, qui voulait se faire adorer, adore lui-même Daniel⁴, étonné des secrets divins qu'il lui découvrait : il apprend de lui sa sentence bientôt suivie de l'exécution⁵. Ce prince victorieux triomphait dans Babylone, dont il fit la plus grande ville, la plus forte, et la plus belle que le soleil eût jamais vue⁶. C'était là que Dieu l'attendait pour foudroyer son orgueil. Heureux et invulnérable, pour ainsi parler, à la tête de ses armées, et durant tout le cours de ses conquêtes⁷, il devait périr dans sa maison, selon l'oracle d'Ézéchiël⁸. Lorsque, admirant sa grandeur et la beauté de Babylone, il s'éleva au-dessus de l'humanité, Dieu le frappa, lui ôte l'esprit, et le range parmi les

¹ Is. XIII, XIV, XXI, XLV, XLVI, XLVII, XLVIII.

² Id. XLIV, XLV.

³ Jer. XXV, 11, 12; XXIX, 10.

⁴ Dan. II, 46.

⁵ Id. IV, 1 et seq.

⁶ Id. Ibid. 26 et seq.

⁷ Jerem. XXVII.

⁸ Ezech. XXI, 30.